

APRES UNE LECTURE DE LA VIVE FLAMME D'AMOUR

Nous arrivons toujours *après*. Qui est *nous* ? Moi dans mon rapport à toi, toi dans ton rapport à moi, nous dans notre rapport à vous, vous dans votre rapport à nous. La relation nous a toujours déjà précédés. Nous ne pourrions pas nous reconnaître nous-mêmes ni les uns les autres, si la relation n'était déjà là pour nous faire exister à la fois distinctement et ensemble. Nous naissons d'elle dans notre singularité comme dans notre communauté. Nous la nions aussi bien lorsque nous nous concentrons sur nous-mêmes, chacun, que lorsque nous nous enfermons entre nous, à deux ou à plusieurs. Nous ne sommes pas sans elle. Aussi quand, pour exister, nous prétendons la supprimer, c'est nous-mêmes que nous détruirions, si nous pouvions y parvenir. Elle est là ou, plutôt, elle est ici même où nous sommes, pour nous garder, pour nous sauver.

C'est à cette relation antérieure, présente, postérieure à nous-mêmes que je donne le nom d'*entretien*. Elle n'est pas en face de nous. C'est nous qui sommes en elle dans une condition d'adresse mutuelle qui ne peut pas se séparer de notre subsistance. Par ce terme d'*entretien* j'entends, en effet, inséparablement, l'adresse et la subsistance, la parole qui nous lie et le pain qui nous nourrit. Nous sommes nourris d'être ensemble à nous parler et nous parlons lorsque notre parole devient du pain que, réciproquement, nous échangeons.

L'étrange de notre condition est que nous puissions souhaiter renoncer à une telle situation d'*entretien*. Le désir de ce renoncement est une grande énigme, quelque chose comme le scandale que nous éprouvons devant la folie. Et, pourtant, ce désir nous habite, il nous poursuit même. Mais notre appartenance à la situation d'*entretien* est plus forte que lui. Sa force entre nous s'exprime quand nous donnons à l'*entretien* le nom d'*alliance*. Alors, en effet, l'*entretien* cesse de nous apparaître - ce qu'il n'était pourtant pas - comme un état naturel. Il devient, ce qu'il a toujours été, le fruit d'un don accepté. L'*alliance* est l'*entretien* consenti, accueilli comme une grâce sans laquelle nous ne pourrions pas même exister ni coexister.

La communauté humaine vit de cette alliance immémoriale par laquelle nous consentons à nous entretenir, c'est-à-dire à nous parler et à

nous nourrir. L'alliance ne subsiste pas. Elle s'exerce. On peut la comparer au feu, qui n'existe pas sans brûler, sans chauffer, sans détruire aussi tout ce qui résisterait au lien que, justement, l'alliance sauvegarde et maintient vif. L'alliance est ce qui court, souverainement, entre nous.

Cette alliance n'a pas d'origine assignable dans l'histoire. Quand nous lui en donnons une, c'est qu'elle était déjà à l'œuvre. Cependant, parce que nous vivons dans le temps, nous ne pouvons pas éviter de parler d'elle comme d'un événement qui se serait produit un jour, autrefois, dans le passé, et après lequel nous aurions été établis dans un entretien d'alliance. Mais ce serait s'abuser que d'attribuer une antiquité à l'évènement de l'alliance sans reconnaître que celle-ci n'est ancienne qu'à condition de se renouveler sans cesse comme un événement toujours initial et premier chaque jour. L'aveu que l'alliance est immémorialement lointaine ne nous décharge pas de la recevoir comme toujours autrement présente. Bien plus, il signifie que l'alliance possède la puissance de se rendre actuelle, inépuisablement, indéfiniment. Le feu, ici, renaît des cendres mêmes qu'il a produites.

Des ingrédients, entre nous, concourent à cette toujours nouvelle alliance. Les traditions auxquelles nous appartenons leur ont donné des noms et les ont définis. Ainsi la lignée biblique, de laquelle je relève, a-t-elle reconnu comme fauteurs d'alliance les gestes de croire, d'espérer et d'aimer. On s'en doute, l'important n'est pas ici l'attachement à ces mots, si vénérables soient-ils. Nous attendons d'eux qu'ils nous permettent une méditation qui soutienne et illustre l'alliance à laquelle appartiennent les humains que nous sommes. Ils valent par l'intelligence qu'ils nous ouvrent de cette alliance et par la ferveur qu'ils alimentent en nous pour lui rester fidèles. Croire, espérer et aimer constituent un dispositif d'existence pour nourrir entre nous le feu de l'alliance.

Mais nous observons sans doute que ce dispositif d'existence et l'alliance elle-même, dans la tradition biblique, ne sont pas séparables de celui qu'elle nomme *Dieu*, non sans précaution d'ailleurs. Assurément. Mais cette observation n'infirme en rien les approches que nous venons de faire. Elle lui donnerait plutôt comme un prolongement infini et, en tout cas, ces approches elles-mêmes

permettent d'entendre ce que, par Dieu, nous pouvons vouloir dire, sur lui-même et sur son humanité.

Dieu n'est pas étranger au feu de l'alliance. C'est le moins que nous puissions dire de lui. Il nous brûle sans nous consumer, en nous faisant être ensemble et avec lui. Aussi pouvons-nous avancer que ce Dieu n'est pas sans nous. Non pas, c'est trop clair, parce que nous le ferions exister, mais parce que nous n'allons pas jusqu'à lui sans l'alliance ardente qui nous unit entre nous. Aussi bien n'avons-nous pas à nous détacher d'une telle alliance, ni non plus à la tenir pour seconde ou pour accessoire, si nous cherchons à maintenir et à augmenter l'union de ce Dieu avec nous. Plus les gestes de croire, d'espérer et d'aimer s'appliqueront à entretenir notre alliance entre nous, plus aussi notre alliance avec un tel Dieu s'affermira.

En se référant à un terme de la tradition biblique, on peut dire que c'est par l'*Esprit*, comme *Esprit*, que Dieu est dans l'alliance. Il y est comme le souffle qui lie, porteur de la parole à laquelle on se fie, expression de la vie toujours disponible encore, attendue, espérée, communication du feu de l'amour par lequel s'étreignent ceux qui s'aiment.

Guy LAFON

*Paris, le 26 décembre 2002*

*Au matin du lendemain de Noël*